

Françoise Wuilmart

Éloge du traducteur

Le prix Aristeion (Prix européen de la traduction), décerné chaque année dans la ville européenne de la culture, récompense « une traduction exceptionnelle d'une œuvre importante de la littérature contemporaine ». En 1993, il aura parfaitement rempli sa mission, la lauréate étant Françoise Wuilmart pour sa traduction en français du Principe Espérance d'Ernst Bloch (Gallimard 1973-92). Françoise Wuilmart, qui a également traduit d'autres auteurs germanophones, dont Jean Améry, est secrétaire générale du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) ; elle a fondé, en 1989 à Bruxelles, le Centre européen de la traduction littéraire, qu'elle dirige depuis.

Nous reproduisons ici le discours qu'elle a prononcé lors de la cérémonie de remise du prix, le 26 novembre 1993 à Anvers.

Monsieur le Ministre, Monsieur le Représentant du Commissaire, Monsieur le Chef de Cabinet, Monsieur le Maire, Mesdames et Messieurs les membres du Jury, Mesdames, Messieurs,

Vous vous en doutez, mon émotion est vive, et c'est un très grand jour, mais pas seulement pour moi, loin s'en faut ; avec moi et à travers moi, c'est le traducteur littéraire de tout pays et de tout temps qui est, ici et aujourd'hui, reconnu et fêté.

Il faut bien l'avouer, à quelques exceptions près, parmi lesquelles saint Jérôme, notre patron, Luther et peut-être Maurice Edgar Coindreau, peu de traducteurs littéraires jouissent d'un renom égal à celui des grands auteurs. Quand un Français parle de Dostoïevski, un Allemand de Cervantes, ou un Anglais de Dante, ils ne songent guère que derrière chacun de ces génies se cache, comme une ombre fidèle, un artisan dont le dévouement est exceptionnel. Si, pour un écrivain au premier chef, la difficulté consiste à créer une écriture dont la seule forme est porteuse de messages, le traducteur littéraire quant à lui doit affronter une formidable gageure : en effet, le texte de l'auteur, il le lira comme personne, jamais, ne le fait, tenu de comprendre le pourquoi de la moindre virgule ; il entrera tout entier, avec son bagage intellectuel et affectif, dans un univers esthétique qu'il lui faut d'abord ressentir et aimer, et il s'efforcera, souvent pareil à un Flaubert dans son « gueuloir », mais avec des outils toujours imparfaits et dans un matériau toujours frustrant, de recréer ni plus ni moins qu'une œuvre dans toutes ses dimensions. Le traducteur littéraire est un écrivain muselé.

Et pourtant : s'il est impensable que le nom des acteurs ou des interprètes musicaux ne figure pas sur l'affiche, cela ne surprend guère que le nom du traducteur n'apparaisse pas sur la couverture d'un livre. Il fut très longtemps ce grand oublié et son travail de bénédictin a presque toujours passé pour une tâche ancillaire.

Or, ne l'oublions pas, ce sont les traducteurs qui ont fait l'Europe, et c'est à eux aussi que les auteurs doivent leur renommée internationale. Aujourd'hui, alors qu'il s'agit de bâtir une grande patrie culturelle où les identités préservées cohabiteront avec bonheur, c'est encore eux qui acquièrent une mission de caractère presque diplomatique : mettre à la portée des leurs ce qui au départ leur était étranger, faire passer le message de l'Autre sans trop le défigurer et œuvrer ainsi dans le sens d'une tolérance et d'une compréhension mutuelle sans lesquelles l'avenir ne peut nous apparaître que noir.

Si j'ai décidé un jour de faire partie du bataillon de ces coauteurs, c'est que l'objectif essentiel dans la traduction littéraire rejoignait étrangement celui de la pensée de mon auteur, Ernst Bloch. C'est donc par une double voie, le processus de traduction d'une part, et la diffusion d'une grande pensée humaniste de l'autre, que j'ai voulu apporter ma petite pierre à la grande mosaïque non naïve d'un monde meilleur. En effet, pour évoquer en substance la teneur du livre traduit qui est à l'honneur aujourd'hui, ce que le *Principe Espérance* nous montre, c'est l'importance irréductible des catégories éthiques, c'est comment le rêve d'un monde nouveau, plus juste,

s'il n'est pas construit sur la terre et avec ces catégories éthiques, peut aller à la dérive en usurpant les aspirations les plus justifiées.

Mais ce qui attire un traducteur, c'est rarement une pensée seule, c'est aussi une écriture dont la reformulation procure à son créateur toutes les joies possibles de la créativité esthétique. Et la langue de Bloch est celle d'un grand styliste : cette langue qui inscrit en son cœur son héritage expressionniste, est capable d'unir la parabole à la syntaxe déchiquetée, l'analyse conceptuelle la plus ardue, avec tout le jeu de néologismes que permet la langue allemande, au langage familier, à l'image concrète et à la poésie de la légende ou de la fable.

Le remodelage d'une telle pensée et d'une telle écriture : ce fut là mon véritable *Aristeion* des années durant. Qu'il soit récompensé aujourd'hui, avec une telle chaleur et une telle générosité, porte ce long bonheur créatif à son comble, mais je souhaiterais qu'il couronne globalement une activité, qui enfin, et grâce à des prix de plus en plus nombreux, dont celui-ci est en passe de devenir l'un des plus prestigieux, progresse vers la place qui lui revient. Je déplore l'absence des cinq autres finalistes dont le travail absolument remarquable méritait tout autant que le mien d'être applaudi par vous. En effet, si mes collègues avaient pu être ici à mes côtés, c'est non plus un individu, mais une corporation à la fois très ancienne et très jeune qui aurait été à l'honneur, et ma joie n'en aurait été que plus forte. C'est donc au nom de tous les traducteurs littéraires méconnus ou mal connus que je vous remercie ici du fond du cœur.